



A LA CONSCIENCE UNIVERSELLE

EMMY GUITTÈS.

*Ce témoignage a paru, en plusieurs
articles, dans la presse parisienne.*

Vers les routes de l'Espagne

Sans la retraite, j'aurais rejoint au front le 19^e Train. A cause d'elle, j'eus le privilège d'être acceptée comme infirmière régimentaire par le 3^e zouaves, régiment de choc chargé de retarder l'avance rapide des Allemands. Lorsque j'entendis la voix du maréchal Pétain annoncer l'armistice prochain, je m'écriai :

— « On a truqué la voix du maréchal » ! tant il me semblait inconcevable qu'un officier supérieur estimé pût pactiser avec l'ennemi et, trahissant la parole donnée à nos alliés les Anglais, déshonorer la France.

Le lendemain de ce jour lugubre, quelques mots échappés d'une radio — alors que nous traversions avec nos camions cette belle campagne qu'il fallait abandonner à l'ennemi — allaient changer la face de notre destin :

« La guerre continué. Ralliez les Anglais ! »

Quelques mots... et notre devoir était tracé.

A Toulouse, où j'arrivais le lendemain de l'armistice, la présidente de l'A.D.F. (Croix-Rouge) me dit, connaissant mes projets :

— Beaucoup passent par l'Espagne.

J'hésitais cependant à partir seule et je décidais d'aller à Marseille, avec l'espoir de trouver encore le consul anglais ou une occasion favorable.

Je me présentai, vêtue de ma tenue militaire d'ambulancière, au commandant sanitaire de la Place : je lui déclarai que je désirais rejoindre l'Angleterre pour me mettre à la disposition de nos troupes qui continuaient la lutte et le priai de m'accorder la facilité de me rendre à Marseille (les trains étant réquisitionnés pour les troupes pendant trois semaines).

Nullement surpris de ma demande, le commandant me tendit un ordre de mission pour me rendre à Marseille. Je le possède encore..

A Marseille, la petite rue où se trouve le consulat britannique était pleine d'une foule vibrante, nerveuse, qui piétinait... Nous attendîmes en vain pendant deux jours sans que la porte s'ouvrît pour nous... Cependant, un individu m'adressa la parole et me promit des tuyaux pour rejoindre l'Angleterre en passant par l'Espagne.

Le lendemain il vint au rendez-vous qu'il m'avait fixé avec un comparse et, au lieu de me donner les renseignements promis, procéda à un véritable interrogatoire — il me demanda même les noms des officiers du 3^e zouaves qui désiraient rejoindre l'Angleterre. Je pus le persuader que je ne savais rien et que j'avais changé de projets. Je venais de faire connaissance (déjà !) avec un agent de la Gestapo...

Je retrouvai deux ambulancières de ma section et, vers 9 ou 10 heures du soir, après avoir longé les quais déserts et obscurs, nous nous retrouvions dans un petit bar pour marins, sordide, d'aspect sinistre. Eclairées par la flamme tremblante d'une bougie, nous écoutions la radio, et lorsque nous entendions une voix lointaine, déjà un peu brouillée, prononcer « Ici, Londres ! » nous communions dans la même émotion, le même espoir.

Je demeurai à Marseille de juin à décembre 1940, guettant en vain une occasion de partir. Sans cesse, j'étais sur une nouvelle piste qui flanchait au dernier moment. Elle était généralement offerte par un dénonciateur qui touchait une prime à vos dépens... On ne pouvait réellement pas sortir de France, et à cette époque il fallait être fou pour persévérer.

Les côtes étaient surveillées, la mer minée. Un marin de Cassis accepta de me conduire avec une de mes compagnes à Gibraltar, sur un canot, en deux jours. « Un canot, disait-il, échapperait à la surveillance et, de plus, par sa légèreté, passerait sur les mines impunément... » Nous entreprîmes d'acheter des vivres pour cette expédition quand un avertissement nous empêcha de réaliser ce projet.

Ma deuxième collègue ambulancière s'était embarquée en compagnie de vingt jeunes gens et jeunes filles qui n'avaient pas vingt ans, sur un yacht qu'ils avaient acheté pour une grosse somme d'argent... Ils partirent et furent arrêtés aussitôt. Peut-être avaient-ils été dénoncés par le patron du yacht ?

Deux Alsaciens de dix-neuf ans avaient réuni leurs économies pour venir à Marseille et y passer un mois, avec l'espoir de trouver une occasion favorable. L'un d'eux était pilote : il avait pris trois leçons avant l'armistice et ne savait pas atterrir. C'est sans doute pour cela qu'il accepta de me faire partager leur équipée : j'étais infirmière... en cas d'accident...

Je me rendis au camp d'aviation de Marseille et y passai une journée pour voir s'il n'y aurait pas possibilité de disposer d'un avion et de connaître un aviateur gaulliste. L'un d'eux,

qui sympathisait avec mon projet, me confia qu'il était impossible à réaliser : les avions étaient bien gardés...

Cependant mes Alsaciens semblèrent être en possession d'un filon sérieux : ils avaient fait la connaissance d'un sous-officier qui devait, avec deux cents soldats en garnison à Marseille, partir en Angleterre par les soins d'un Anglais. Leur espoir s'écroula : ils apprirent que le sous-officier avait été arrêté, et je ne sais ce qu'il advint de ses deux cents soldats.

Le temps passait. D'autres occasions irréalisables se présentèrent à moi. En désespoir de cause, je pris le parti de passer par l'Espagne, où se trouvait un consulat britannique. Malgré de multiples démarches et recommandations, il s'avérait impossible d'obtenir un visa. La frontière était bien fermée. L'Espagne, pays subjugué par un régime fasciste, était pleine, disait-on, de camps de concentration. Je décidai cependant de tenter ma chance.

Deux Polonais qui devaient partir avec moi m'abandonnèrent — ou plutôt l'un d'eux, malgré mes exhortations, partit le premier pour explorer la frontière. Il ne revint pas. L'autre partit à sa recherche et ne donna plus signe de vie. Ayant l'accent étranger, ils avaient sans doute été arrêtés près de la frontière...

Un adjudant qui devait partir avec un certain nombre de ses soldats sur un bateau, fin janvier — ce délai semblait trop long à mon impatience — me présenta alors un Anglais, soldat de carrière, détenu dans une forteresse de Marseille avec un certain nombre de ses compatriotes, mais qui avait encore, rent — ou plutôt l'un d'eux, malgré mes exhortations, s'en alla à cette époque heureuse, la liberté de sortir dans la journée. Il aurait préféré tenter l'aventure à Pâques, à cause des froids ; mais je le décidai à partir le plus tôt possible. Et, alors que tous les Anglais qui tentaient de franchir la frontière étaient ramenés quelques jours plus tard à la forteresse, je réussis à le faire passer ainsi qu'un jeune Français de dix-huit ans qui s'était joint à nous. Je rendis à l'Angleterre le soldat Ernest Seling.

En Espagne

J'avais exploré seule les lieux auparavant. Nous marchions à la queue leu leu, moi devant — je croyais que les Espagnols tireraient plus difficilement sur une femme — et nous eûmes la chance de passer sans incident. Si des gardes espagnols nous avaient rencontrés, ils n'auraient pas hésité à tirer sur nous, car nous n'aurions certainement pas répondu à leur appel.

Dans le froid intense de la haute montagne — nous sommes partis le 22 décembre 1940 — nous avons grimpé jusqu'à 2.500 mètres d'altitude. Parfois, sur le versant raide d'une montagne qu'il fallait redescendre ensuite, nos pieds enfonçaient péniblement dans la neige ; et nous avons dormi dehors, au pied d'un torrent glacé, à 2.000 mètres d'altitude. Nous marchions sans arrêt, ne sentant ni le froid, ni la fatigue. Avec la foi on soulève peut-être des montagnes, mais sûrement on les traverse.

Cependant, après deux jours de marche, mes compagnons, malgré mes conseils, décidèrent de passer une nuit plus confortable et demandèrent à un fermier de nous héberger dans une grange. Celui-ci nous reçut chaleureusement et nous conduisit à l'unique auberge du hameau.

C'était le 24 décembre... Presque une centaine de paysans étaient rassemblés à l'occasion de Noël et nous firent fête.

Dans ce pays qui souffrait d'une terrible oppression, nous qui venions de la France qui représentait encore pour ces villageois la terre de liberté, nous qui allions défendre la cause de la justice, nous faisons figure de héros. Comme c'était émouvant de sentir en terre étrangère une telle sympathie pour notre pays !

— Moi, j'ai vécu en France plusieurs années, disait fièrement l'un.

— Moi, j'y ai un parent !

— Moi, j'y retournerai après la guerre !

— Je suis Catalan ! disait un quatrième.

Et tous avaient les larmes aux yeux et communiaient avec nous dans le même but.

— Quatre-vingt dix pour cent des Espagnols sont contre le régime de Franco ! me dirent-ils.

Un bal, où les femmes espagnoles, contre la légende, apparurent sérieuses et travailleuses, coquettes et pauvres, clôtura cette soirée de fête que je qualifiai le plus beau Noël de ma vie, tandis que le paysage blanc s'endormait sous la neige dans un rêve millénaire...

Le lendemain, après deux interrogatoires dans deux bureaux de police, nous étions conduits à la prison de Seo de Urgel...

A Seo-de-Urgel

Un drapeau flotte au-dessus de la porte de la prison aux murs tristes et gris. Nous sommes introduits devant le directeur qui, assis devant son bureau, siffie avec désinvolture et consulte des papiers sans prêter attention à nous, comme si nous étions des objets sans importance. Il est d'un blond foncé un peu roux, son teint pâle qu'anime l'éclair des yeux froids et cruels comme son sourire fait ressortir la netteté des lèvres minces et coupantes.

On nous enlève nos musettes, nos cannes de montagne et, après un interrogatoire sommaire et la prise de nos empreintes digitales, on m'enferme seule dans une cellule dont j'ai vite fait l'inventaire : un lit-cage sans drap, sans oreiller, une légère couverture de coton. Dans un coin, une cuvette en émail, un seau. En montant sur l'unique chaise, j'aperçois par une petite fenêtre une cour sans joie étouffée par des murs, de hauts murs grisâtres : c'est une caserne.

Mes yeux tombent sur l'ouverture taillée dans la porte, elle encadre la tête du géolier qui me surveille toutes les heures.

A cinq heures, il m'ouvre la porte ; sous la voûte de la galerie qui découpe ses arceaux blancs autour de la cour, les prisonniers attendent à la queue leu leu la soupe. Ils ont l'air mignable.

Le gardien apporte une vieille marmite et sert à chacun une louche de liquide noir : de la soupe aux lentilles sans pain, qui constitue notre dîner.

**

Que faire ? M'évader ou mettre le feu ? Tel est le problème qui m'éveille le lendemain matin.

A dix heures, le gardien vient me chercher pour le petit déjeuner. Il consiste en une eau où flottent des lentilles qui ne

sont pas encore cuites, mais cette étrange boisson — sans pain — tient chaud, elle aide à lutter contre le froid intense : Seo de Urgel est à plus de 900 mètres d'altitude et nous sommes à la fin décembre de ce cruel hiver 1940.

Ernest Seling, mon compagnon anglais que j'aperçois dans la cour, me dit rapidement que nous sommes ici pour trois semaines et qu'il est impossible de s'évader : deux sentinelles armées sont, nuit et jour, dans la rue, devant l'entrée de la prison.

Trois semaines ! Cela me paraît une éternité. Comment sortir de là ?

A l'heure du déjeuner — qui consiste encore en eau de lentilles et cent grammes de pain, ration de la journée — un vieux prisonnier à la tête blanche digne de respect, me dit :

— Il y a un an que je suis ici. Je ne tiendrai pas à ce régime à mon âge !

Cependant, seule femme de la prison, je suis condamnée au silence. Vingt-deux hommes sont entassés dans une cellule voisine et dorment sur des banquettes. Ils n'ouvrent jamais les volets à cause du froid et sans doute n'aèrent-ils pas suffisamment. Mais ils parlent entre eux, parfois ils chantent. Le matin, je les vois par l'ouverture de ma porte, arpenter énergiquement la cour, malgré le froid rigoureux, parler par groupes. Ils ont plus de force que moi : certains reçoivent de leurs familles des colis.

Je bouge le moins possible afin d'avoir moins besoin de manger et je demeure étendue pour avoir moins froid — par l'ouverture de ma porte le vent glacial passe jour et nuit — je m'engourdis chaque jour davantage dans mon immobilité. J'ai des vertiges dès que je me lève et je m'endors constamment de faiblesse.

Après une semaine de ce régime composé exclusivement de lentilles et que je ne tolère plus, je demande à voir un docteur.

— Vous partez bientôt, dans quinze jours ! Ce n'est pas la peine, m'est-il répondu.

L'organisme qui s'affaiblit un peu plus chaque jour sent à quel point il dépend de la nourriture quotidienne absorbée. Avoir faim, c'est une mort lente.

Combien l'acte de manger prend une importance considérable, reprend sa véritable valeur pour nous, trop gâtés par la civilisation !

Absorber de la vie pour continuer à subsister est un acte qui apparaît sacré.

Cependant je devais apprendre par la suite qu'à Seo de Urgel le régime était bien supérieur à celui des autres prisons où la nourriture consistait exclusivement en eau chaude qui contenait quelques morceaux de feuilles de choux gelés !

Si à Seo de Urgel je ne pouvais ni lire ni écrire et n'avais pas le droit de parler, du moins je possédais le bien le plus précieux : celui de penser... Aussi, malgré le froid très pénible qui s'accroît lorsque j'eus cassé la vitre de la petite fenêtre en face de ma porte, créant un courant d'air constant, malgré la douleur provoquée par mes pieds glacés, ma première prison en Espagne fut pour moi la plus clémente. J'eus tout lieu de faire la comparaison pendant mon séjour à travers les neuf prisons où Franco me fit l'honneur de me trimbaler ensuite...

*
**

Je retrouve à la gare mes compagnons d'aventure parmi d'autres prisonniers. Des menottes leur attachent les mains deux par deux, la main gauche de l'un à la main droite de l'autre. Moi, seule femme, je garde mes mains libres.

Le train qui nous emmène est lent et s'arrête sans cesse dans de petites villes propres, sans cachet particulier. J'ai pour compagnon de voyage un Français prisonnier depuis la guerre civile d'Espagne. Il espère être libéré bientôt... Mais c'est un espoir qui dure depuis des années...

Il me dit que c'est l'usage dans ce doux pays d'être promené de prison en prison : les condamnés à mort changent constamment de lieu de détention pendant l'année qui précède leur exécution.

Il me confirme le grand nombre d'Espagnols qui furent tués uniquement pour leurs opinions politiques ou parce qu'ils avaient exercé leur profession sous le gouvernement hostile à Franco.

Cela me fait quelque chose, me serre le cœur de voir parmi nous deux gars bretons aux yeux clairs, qui vivent en prison depuis des années. Sales, les vêtements usagés, raccommodés, la barbe hirsute, mes compatriotes font piètre figure — et je ne vaudrais pas mieux qu'eux, à force de dormir tout habillée à cause du froid.

En face de moi, un jeune homme grand, maigre et sans joues, avec un sourire découvrant une gencive pâle où sont plantées des dents pointues, proéminentes et inégales, se prétend Français et a un léger accent anglais. Il me pose quelques questions, nous parlons anglais, et ma conviction s'établit qu'il est de nationalité britannique.

Il fait contre mauvaise fortune bon cœur et profite de ses loisirs pour apprendre les langues orientales. Il est le seul prisonnier que j'aie vu avoir une occupation. Moi, on m'a confisqué mon vocabulaire français-espagnol... sous prétexte que ce livre n'était pas censuré ! Je n'ai jamais pu avoir de livre — sauf à la prison de Barcelone, où je ne suis restée que quelques jours.

A Saragosse

Plus de six cents femmes vivent dans ce lieu maudit, abandonné par les dieux et les hommes, où la pitié et les valeurs morales semblent tournées en dérision, où la pensée, l'âme, meurent, dirait-on, en franchissant le seuil.

A Saragosse, il n'y a que des êtres dans leur misère naturelle, soumis au froid, à la faim, à l'abandon de tous, à la dégradation, à l'enlèvement de leur être supérieur, à qui on a enlevé tous les bienfaits de la civilisation et qu'on traite comme des bêtes sans pensée et sans volonté. Vivre là-bas c'est pire que la mort. C'est l'engourdissement du cerveau, la paralysie de tout sentiment. Le « moi » qu'on a eu tant de peine à former, à épanouir, et qui est le fruit de tant d'efforts et de tant de générations passées, ce « moi » n'existe plus. Seule subsiste la mémoire impitoyable de ce que l'on fut, et on compare avec ce que l'on est actuellement. Pauvre être misérable, dépendant du besoin intense de manger suffisamment et d'avoir chaud !

Lire ? Défendu. Il n'y a pas de livres. Penser ? Impossible, on n'est jamais seule. Parler ? Qui vous comprend réellement ?.. Prier ? Les murs sont trop épais, la fatigue trop grande pour une réelle aspiration. Pleurer ? Il faudrait plus de solitude et aussi plus d'énergie physique. Un monde vous sépare de la vie. C'est comme si on était mort en se regardant vivre. Il semble qu'on ne sortira jamais de cet envoûtement.

Dehors, il y a le soleil, la liberté... ces biens apparaissent tellement immenses, prodigieux !.. J'ai l'impression que si la porte s'ouvrait brusquement pour nous, nous n'aurions pas la force de supporter une telle émotion. Ce serait trop beau !

Se promener et être libre... Il faut avoir été prisonnier pour comprendre...

*
**

Je suis enfermée pendant deux jours — en attendant la visite du docteur — dans une cellule de trois mètres carrés qui n'est jamais aérée, en compagnie d'une indécrottable virago

avec qui je dois partager une paille posée sur le carreau, large d'un mètre, remplie de vermine, qui nous sert de lit et de siège : il n'y a aucun meuble, comme dans toutes les prisons où je suis passée. Une ampoule électrique suspendue à un fil et qui reste allumée toute la nuit, le manque d'air et de place m'empêchent de dormir.

Le docteur se contente de regarder mes doigts et me dit :

— Vous pouvez dormir avec les autres...

Il examinait si je n'avais pas la gale, comme tous les prisonniers de la prison d'hommes de Saragosse qui, entassés en grand nombre dans des pièces trop petites et leurs pieds se touchant forcément la nuit, se contaminèrent tous...

Je partage désormais une cellule de trois mètres cinquante carrés avec une vingtaine de femmes, presque toutes condamnées pour vol. Nous dormons à trois sur des paillasses d'un mètre de large posées à même le carreau. Chacune de nous, à tour de rôle, dort au milieu, place privilégiée, les deux autres dorment à demi sur le sol glacé... Une seule couverture, trop petite et mince, nous sert à la fois de drap et de couverture... et n'a certainement jamais été lavée depuis des années. Parfois, malgré moi, à cause du froid, je la ramène en dormant, sur ma figure... J'ai pour compagnes de nuit une charmante jeune fille de seize printemps... qui sort d'une maison spéciale et qui n'est pas encore guérie d'une grave maladie qui en est la conséquence... et une jeune femme robuste qui a étranglé son mari. Et quand c'est à mon tour d'avoir la place d'honneur du milieu, je me demande avant de m'endormir si ma compagne de gauche ne va pas me passer le mal dont elle m'a avoué l'origine — ses doigts sont ornés d'étranges boutons — ou si ma voisine qui dort à ma droite, blottie contre moi, ne va pas m'étrangler dans un accès de rage...

La plupart des prisonnières de Saragosse sont enfermées pour raison politique. Les femmes espagnoles qui ont été refoulées en Espagne par Pétain ont toutes été incarcérées pour des années... *Pour expier le crime d'avoir quitté l'Espagne en 1937.*

Beaucoup d'autres sont emprisonnées sur « dénonciation ». Une simple lettre certifiant qu'elle a tenu des propos hostiles au gouvernement actuel, suffit sans preuve pour envoyer une femme honorable en prison. Après un an ou deux de détention, elle est condamnée à vingt, trente ans d'emprisonnement, suivant l'ampleur de l'accusation.

Que de femmes parfois illettrées, de la campagne, qui n'entendaient rien à la politique j'ai vues dépérir en prison, souffrant encore plus de l'humiliation d'être traitées comme des prisonnières de droit commun que de la faim, du froid et des conditions déplorables de notre vie. Parfois, certaines sont en prison uniquement par ce qu'un des leurs avait des opinions suspectes.

Et que de femmes, m'ont dit partout les détenus, ont été condamnées à mort au début de l'avènement de Franco ! On les tuait en série dans des cimetières.

— J'en ai vu tuer devant moi douze de seize à dix-sept ans... si tu savais quelles belles petites ! — m'a dit, les larmes aux yeux, une petite vieille de soixante-douze ans.

Il n'y a pas de fenêtres à Saragosse — comme dans toutes les grandes prisons espagnoles — mais des trous carrés dans le mur où, à travers les barreaux, le vent pénètre, formant des courants d'air pénibles jour et nuit.

Par ces ouvertures, nous voyons le fleuve tumultueux, marron foncé, charrier de troncs d'arbres, des meubles, et monter jusqu'au premier étage des maisons en face. Mais nous n'avons pas le droit de regarder ce qui se passe dehors : des sentinelles nous guettent et tireraient sur la tête qui apparaîtrait à leur vue. Une détenue me montre deux traces récentes de balles, tirées d'en bas, par une sentinelle...

Pour avoir bu cette eau marron comme le fleuve, qui sortait d'un robinet — il fallait bien boire ! — je suis atteinte d'une maladie dérivée du choléra : la « cholérine ».

A l'infirmerie je vais voir le docteur.

— Que voulez-vous ? Vous êtes en prison, vous n'êtes pas à l'hôtel ! me dit-il. On ne peut pas vous faire de régime !

Il ne m'examina pas, ne me fit nulle prescription, ne m'accorda aucun soin.

Aussi je dus jeûner complètement pendant huit jours, sachant que le régime quotidien, qui consistait deux fois par jour en eau de choux et en feuilles de choux, était incompatible avec mon état.

**

Une quarantaine d'enfants de moins de quatre ans vivent avec leurs mères dans une vaste pièce. Ils ne sortent jamais dans la cour, n'étant pas suffisamment vêtus.

Ils dorment sur le matelas de leur maman, à plusieurs s'ils ont des frères et sœurs. Certains sont nés en prison. D'autres femmes attendent leur enfant ici.

Une nuit, une jeune femme pousa des hurlements, sanglota toute la nuit : elle avait de fortes douleurs dans le ventre. On ne voulut pas lui donner même du tilleul sans ordonnance en l'absence du docteur, qui ne venait que le lendemain à 11 heures et demie !

La surveillante me dit ensuite :

— Elle est enceinte de cinq mois et demi. Son petit la fait souffrir parce qu'elle n'est pas assez nourrie et qu'il a faim !

Une jeune femme enceinte de huit mois et demi arrive de France. Elle n'avait pu obtenir les papiers nécessaires pour se marier avec le garçon de café qu'elle aimait ; on l'avait refou-

lée en Espagne, et dans son pays on l'avait emprisonnée sans motif valable et sans égard pour son état... C'est en prison que devait naître un petit Français.

A Saragosse, tout est parfaitement organisé : il y a non seulement une infirmerie modèle — où on ne soigne jamais les malades — mais il y a une cellule réservée uniquement... aux pouilleuses... Celles qui ont la tête plus suspecte que les autres dorment dans la même pièce la nuit ! Mais le jour, elles peuvent se mêler aux autres... Vous devinez les résultats !

La vermine est le cauchemar qui m'a poursuivi à travers dix prisons...

Le matin, on nous compte dans la cour comme du bétail. Puis, en rangs, le bras droit levé quelques minutes, la main tendue (à la Hitler), il nous faut entonner l'hymne à la gloire de Franco. Ce chant quotidien manque, sinon de chaleur, du moins de conviction intérieure...

Après dix-sept jours qui me parurent dix-sept siècles — on ne peut savoir combien un jour paraît long en prison ! — à quatre heures du matin, je fus réveillée par une main qui me touchait l'épaule :

— Vous partez dans dix minutes pour Miranda ! me dit la surveillante.

Quand on dort tout habillée et qu'on a pour tout bagage une musette, on est rapidement prête...

*
**

Nous étions une vingtaine de prisonniers qui traînions la jambe, fourbus, harassés et suivant le chemin qui conduisait au camp. Parmi nous des Espagnols, des Polonais, des Belges, mon compagnon Anglais et trois Français. Certains prisonniers avançaient, musette au dos, avec un matelas sur la tête — acheté sans doute à un compagnon de captivité. Il était quatre heures de l'après-midi et, debout depuis quatre heures du matin, nous n'avions pas mangé depuis la veille à dix-sept heures. Après les fatigues de notre séjour en prison et celles du voyage, nous avançons avec peine.

Quelles épreuves nous réservait encore le destin ? Au moment d'arriver, tous les prisonniers baissaient la tête... mais nous, les trois Français, nous avons chanté la *Marseillaise*.

Au camp de Miranda

Seule femme du camp, je fus installée provisoirement dans une petite pièce attenante à celle de l'officier de service. L'ordonnance de l'officier, sur ma demande, m'apporta un repas à l'usage des officiers du camp militaire de Miranda qui me parut féérique. D'une manière générale, la nourriture était plus consistante que celle des prisons. Mais après trois jours, une femme ne pouvant rester dans un camp militaire, je fus transférée à la prison de Miranda...

Je vécus une dizaine de jours dans un cachot vaste, sombre et humide, que l'on n'aérait jamais. Il y avait cependant une petite fenêtre et des barreaux de fer. En montant sur l'unique chaise, je pouvais regarder une rue de ce village, voir un paysan s'en aller à son travail, une vieille femme courbée, au regard usé par les larmes. Ces humbles êtres pauvres, au visage soucieux, comme ils me paraissaient dignes d'envie : ILS ETAIENT LIBRES !

La prison de Miranda

Sur une planche attenante au mur, à cinquante centimètres du sol, était posé un matelas en loques, d'une crasse indescriptible... De même la couverture... chiffon mince, plein de taches et de trous... C'est dans ce décor qu'il me fallait passer mes journées et mes nuits : j'étais trop faible pour me lever plus de quelques minutes car je ne mangais pas, ne pouvant tolérer le régime alimentaire de cette prison.

Après dix jours, le directeur de la prison m'annonça que je partais pour Burgos où le régime serait meilleur et où je trouverais d'autres femmes captives...

A Burgos

Non, je ne vis pas la cathédrale célèbre : elle se dérobait à cinquante mètres derrière un groupe de maisons lorsqu'il fallut entrer dans le « *cartel* » de Burgos.

Ah ! Je fus particulièrement bien fouillée, malgré mon séjour précédent dans plusieurs prisons...

Je me trouvais avec une trentaine de femmes et quelques petits enfants dans une vaste pièce... bien aérée. L'air s'engouffrait par plusieurs ouvertures dans le mur qui remplaçaient les fenêtres. Une jeune fille, distinguée et charmante, qui avait eu deux pleurésies, dormait la nuit le dos exposé au vent glacial qui soufflait sur elle. De même, une jeune maman avec ses trois petits enfants, dont l'une, une petite fille de dix-huit mois, toussait, avait de la fièvre tous les soirs, était tuberculeuse évidemment. Quel joli groupe formait, le soir, cette maman et ces trois chérubins, tous blonds, qui couchaient ensemble à terre, comme nous, sur un seul matelas pour tous...

Le docteur nous rendait visite deux fois par semaine ; il tapotait gentiment la joue de l'enfant malade, écoutait les doléances de la maman... et passait ! Il ne s'occupait pas plus de l'enfant que des autres malades, ou de la contagion possible et la petite fille dormait avec ses petits frères ou jouait avec d'autres enfants.

Nous devons demeurer immobiles, assises sur nos matelas pliés en trois par un froid rigoureux. Il fallait se lever à chaque fois que la directrice entra dans notre cellule... cela lui arrivait seize fois par jour... C'était notre seul sport, d'ailleurs pénible : il fallait être sans cesse sur le qui-vive et j'avais à lutter contre le sommeil qui s'emparait de moi constamment.

Cependant, nous avions une heure de promenade obligatoire dans la cour, par tous les temps. Et je me demandais avec angoisse comment une adorable petite fille de trois ans, vivante, espiègle, pouvait tenir avec, pour tout vêtement, un tablier de coton qui lui servait de robe...

A Burgos la lumière était obligatoire la nuit... et, der-

nière arrivée, on plaça mon matelas sous l'ampoule électrique qui, au bout d'un long fil, était suspendue au-dessus de ma tête. Nous devions veiller toute la nuit, deux à la fois, à tour de rôle, toutes les deux heures. De neuf heures à onze heures, puis de onze heures à une heure, et ainsi de suite. Comme nous n'étions pas nombreuses, notre tour arrivait souvent.

**

Nous savons que de l'autre côté du mur épais, cette nuit, un homme meurt. Il avait 55 ans, il avait pris froid. Exposé aux courants d'air jour et nuit, au froid intense, sans soins, sans médicaments, sans boisson chaude, si par malheur on est grippé, on est candidat à la mort...

La semaine dernière, c'est un homme de 45 ans qui est mort à cause du froid. La prochaine fois, ce sera le tour de qui ?

Ah ! l'angoisse de mourir en prison, dans l'abandon des hommes et, semble-t-il de Dieu...

Cependant, les prisonniers ont pu assister à une messe pour le repos de l'âme de leur camarade.

Nous, les femmes, nous pouvons assister à la messe le dimanche, portant sur la tête une dentelle noire qu'on nous prête ce jour. Invisibles dans une toute petite pièce, par la porte ouverte sur le lieu de la cérémonie, nous n'apercevons ni le prêtre, ni l'autel, mais seulement des dos d'hommes... qui sont peut-être des condamnés à mort...

**

Nous avons trois robinets pour trente prisonnières... mais on ne nous donne l'eau que cinq minutes par jour !

Alors, dès le coup de sifflet qui annonce le lever à sept heures du matin, les trois premières qui arrivent aux robinets font leur toilette... les autres *se lavent toutes dans la même eau*. Nous devons être prêtes rapidement, avoir roulé notre matelas, pour l'arrivée de la directrice.

Un jour, je voulais jouer avec la petite fille au tablier de coton. Terrorisées, les prisonnières me dirent :

— On va te couper les cheveux ou te punir sérieusement !

Il faut donc demeurer immobile, se laisser envahir par le froid et par les minutes qui, une à une, s'écoulent avec une lenteur désespérante, emportant chacune un peu de notre vie qu'on nous vole...

Un jour une jeune militante — la seule femme qui m'ait paru entendre quelque chose à la politique — me demanda pendant l'heure de la promenade d'arpenter la cour de long en large avec elle et une institutrice qui partage ses idées. Elle me questionna sur l'issue de la guerre. Sur la situation en général.

Le lendemain, dans ma cellule, mon interlocutrice me dit dans un souffle :

— La directrice m'a fait des reproches parce que nous avons parlé politique. Une compagne nous a dénoncé. Nous ne pourrions plus jamais parler ensemble.

Une communiste m'a dit un jour qu'un roi était nécessaire en Espagne pour mettre de l'ordre. Une autre m'a dit que les Anglais devaient gouverner l'Espagne pendant dix ans... Voilà les femmes qui étaient condamnées à vingt ou trente ans de réclusion pour leurs opinions d'extrême-gauche !

Je dois dire que dans toutes les prisons j'ai vu les Espagnoles placer tous leurs espoirs dans l'appui que leur offriraient les Anglais à la fin de la guerre.

**

Un matin, à dix heures on me remet un morceau de pain, du fromage et une orange... Ce sont des provisions, me dit-on, pour deux jours de voyage. Je pars à l'instant. Vais-je donc si loin ?

L'après-midi nous ratons la correspondance d'un train et devons passer la nuit dans le petit village où nous nous trouvons.

Après quatre kilomètres de marche sur les voies de chemin de fer, notre groupe de prisonniers s'arrête devant une modeste maison blanche qui ne ressemble pas à une prison.

Une vaste pièce aux fenêtres qui ne s'ouvrent pas, et une antichambre sont à la disposition de quelques villageoises de la région, enfermées pour vol.

Quelques lits de fer blanc donnent un aspect normal à ce lieu où je ne suis restée que vingt-quatre heures... et où j'ai eu tout loisir d'apprécier la vulgarité de ces femmes de la campagne aux plaisanteries obscènes. Quelle différence avec les prisonnières pour raison politique que j'ai vues ailleurs ! Le lendemain soir je repartais... et à minuit je franchissais pour la seconde fois le seuil de la prison de Saragosse.

A Saragesse encore

Isolée dans la petite pièce où l'on attendait l'examen médical, je dus, par un froid intense, dormir directement, sans matelas ni couverture, sur le sol de carrelage rouge... les deux femmes, étendues sur le même matelas, qui partageaient ma cellule ayant refusé de me faire la moindre place à leurs côtés malgré l'ordre qu'elles avaient reçu de la surveillante.

A cinq heures du matin je tentai de réagir contre le froid dangereux qui s'emparait de moi en arpentant de long en large ma minuscule cellule pendant plusieurs heures. J'en fus quitte pour un rhume de cerveau formidable qui ne me quitta pas pendant deux mois... J'eus de la chance !

Que de changements, de bouleversements à Saragosse depuis mon départ.

Beaucoup de visages nouveaux — et bien des prisonnières que je connaissais avaient été envoyées dans d'autres lieux de détention.

La surveillante est partie pour une autre prison où elle sera traitée comme une simple détenue.

Les cinq artistes, que j'avais vu garder leur gaieté comme des oiseaux leur chant, qui me disaient en riant quand je les croisais dans la cour :

— Quelle faim, ici ! Quelle faim !

Ces artistes qui avaient répété longtemps dans des robes bleu ciel qu'elles avaient confectionnées avec amour pour une représentation qui n'eut pas lieu, ces artistes n'étaient plus là... Elles étaient parties, la mort dans l'âme, pour une île séparée de la péninsule par vingt-quatre heures de bateau, une île où l'on demeure oubliée pendant des années... Leur peine était immense, me dirent mes compagnes, leur beau courage les avait quitté...

Une paysanne au grand cœur, aux traits énergiques, au sourire droit, au regard vivant et pur, lumière d'un vaste front, que j'aimais particulièrement, était maintenant à l'infirmerie. Je m'y rends. Elle est pâle, les yeux brillants et glacés,

avec son mince fichu sur l'épaule. Elle me raconte en pleurant qu'elle a d'abondantes hémorragies depuis dix-huit jours sans cause apparente.

Le docteur vient seulement de l'admettre à l'infirmerie — mais pour tous soins, à cette femme affaiblie par les fortes pertes de sang, défaillante, ne pouvant arriver à se réchauffer... le docteur a ordonné enfin le lit... et une tasse de lait à midi et le soir !

Je vais la voir chaque jour, et à chaque fois je la trouve plus faible, plus froide : ses hémorragies ne s'arrêtent pas. Je la vois s'en aller sans que l'on tente rien pour elle... D'une constitution robuste, cette femme de 55 ans aurait sans doute pu vivre encore des années.

Elle a un pouls imperceptible.

— J'ai froid, répète-t-elle, angoissée...

*
**

Je dois dire qu'une fois, une seule fois, j'ai vu rendre la justice de manière parfaite... Oh ! il ne s'agissait pas d'un grand délit : deux femmes, dont l'une était la pensionnaire d'une maison de rendez-vous, s'étaient sinon crépé le chignon, du moins arraché les cheveux, griffé le visage avec les ongles.

Et voilà le jugement prononcé par la surveillante générale, jugement digne de la sagesse de Salomon :

« Elles sont condamnées à vivre ensemble pendant plusieurs jours dans la même cellule isolée, à dormir sur le même petit matelas et à manger dans la même assiette ! ».

Comme les autres prisonnières, je vais à mon tour regarder les deux coupables le lendemain par le trou de la grandeur d'un œil fait dans la porte pour surveiller les détenues : les deux ennemies se sont reconciliées et sont devenues très copines.

Au lieu de séparer les adversaires, on les unit : c'est une recette très précieuse.

A Lerida

Après une semaine, on me conduit à Lerida.

Au premier étage, dans des pièces sombres où ne pénètre jamais le soleil, des femmes, la plupart de la campagne, sont enfermées depuis des années, sans sortir jamais, même pour aller dans la cour qui est réservée à la promenade des hommes.

Parfois ces femmes sont réveillées à quatre heures du matin par un chant matinal : c'est celui d'un condamné à mort que l'on vient chercher pour l'exécuter.

Alors toutes les femmes sanglotent tout le jour, se lamentent sur le sort de ce compagnon de captivité qu'elles ne connaissent pas.

Jusqu'à l'année 1939, bien des femmes subirent la peine de mort.

— Tu vois cette femme aux cheveux blancs ? me dit une compagne. Pendant neuf mois elle a été condamnée à mort.

C'est-à-dire que chaque soir elle se disait que c'était peut-être sa dernière nuit et qu'on viendrait la chercher le lendemain à l'aube...

Je regarde la femme pour lire sur ses traits l'empreinte de cette longue angoisse. Son visage est un peu coloré, aux traits vivants, au profil irrégulier et spirituel, aux prunelles saillantes et noires, jeunes, vives — un visage où le calme des cheveux blancs étonne...

La condamnée me confie du ton le plus enjoué qu'elle a vécu pendant neuf mois avec l'horrible idée. Est-ce la joie de vivre après avoir cru mourir bientôt, elle me semble maintenant la prisonnière la plus gaie, celle qui possède le meilleur moral.

Une des détenues me conte comment une de leurs compagnes les a quittées pour mourir... on est venu chercher la condamnée à l'aube sans la prévenir la veille. Elle a été très courageuse, mais cela a été terrible pour les femmes qui restaient de voir partir pour la mort leur compagne de captivité qui n'avait aucune faute à se reprocher.

Le fouet à nœuds

Je suis assez sceptique quand des femmes me parlent des tortures subies : je crains toujours qu'elles n'exagèrent.

Je parle à une jeune femme pour gagner sa confiance et sa sympathie ; et elle consent à défaire sa robe pour me montrer son sein arraché par le fouet, son sein qu'une longue traînée rouge a marqué pour toujours d'un sceau infâme, comme un reproche vivant...

— Pour une dénonciation ! me dit la femme simplement, sans se plaindre, j'ai été fouettée, puis jetée en prison...

Je sais ce qu'est la punition du fouet à nœuds dont bien des hommes ont eu à subir la sanglante meurtrissure... la victime s'évanouit de douleur, et le plus souvent meurt...

En Espagne, des femmes ont été fouettées, des jeunes filles de seize ans, parce qu'elles appartenaient à des familles « Rouges » étaient à la merci de leurs bourreaux, qui les exécutaient par groupes, qui, donnant souvent libre cours à leurs instincts de cruauté, se vengeaient sur des femmes des atrocités commises par leurs adversaires, coupaient des seins, arrachaient des yeux, mutilaient des hommes... Guerre fratricide la plus sauvage, basée sur la vengeance...

*
**

La folle, c'est une femme qui vit sans cesse un calvaire tellement douloureux, épouvantable, que par charité on devrait l'achever...

Les grands yeux bleus agrandis par la peur de la jeune femme dévorent ce qui fut son visage dont il ne reste que le nez émâcié et les lèvres fines ; elle est d'une maigreur squelettique et se nourrit à peine.

— Vous aimez la France ? lui dis-je.

— Oui, me répond-elle en français qu'elle parle correctement. Mon frère est en France. Lui, moi... (geste de trancher un cou) nous allons tous mourir !

Car la folle — qui fut une femme instruite et distinguée — a vu un jour son mari tué sous ses yeux, et depuis elle vit avec la terreur constante d'être exécutée elle aussi. Elle n'a aucun espoir.

Dès qu'on lui parle, elle écoute un instant, puis sa terreur obsédante s'empare de nouveau d'elle :

— Moi, mourir, tous mourir ! répète-t-elle avec ce geste de se couper la gorge qu'elle fait constamment...

C'est cette folle qu'on garde en prison ! oh ! le geste tragique de cette femme presque mourante, d'une faiblesse, d'une maigreur invraisemblable, et ce regard lourd depuis des années — des siècles — de cette terreur du dernier instant des condamnés à mort...

J'ai vu bien des souffrances, des blessés, même des femmes mourir près de moi... mais cette douleur de folle, à laquelle nulle autre n'est comparable, me pèse aujourd'hui, me poursuit, moi qui n'ai rien pu faire pour la sauver...

Le but de mon voyage, en compagnie, comme il se doit, de deux gardiens civils et d'un groupe de prisonniers liés par des menottes, la main gauche de l'un à celle de l'autre, était Barcelone, cette fois.

XI

A Barcelone

Il y a longtemps que je désirais connaître cette ville, mais à la sortie de la gare, nous nous engouffrâmes dans le métro.

La prison de Barcelone, qui était un couvent, il n'y a pas longtemps, est sans doute la plus clémente des prisons d'Espagne.

Si la nourriture se compose uniquement des feuilles vertes des choux géants qui sont cultivés dans un jardin appartenant au couvent et de l'eau chaude dans laquelle ils ont cuit — ration mesurée par une louche — par contre, il y a trois cabines de douche et une école pour celles qui ne savent pas lire. Elle contient même une étagère avec une dizaine de livres sans intérêt que l'on peut lire sur place.

Tandis qu'à Lerida les prisonnières ne vont jamais dehors, ici il est interdit de demeurer pendant le jour dans nos vastes cellules qui contiennent chacune un grand nombre de détenues.

Près de deux mille prisonnières demeurent donc tout le jour dans le vaste cour qui a peine à les contenir. Il est difficile de trouver une place où s'asseoir et l'on rêverait en vain à un peu de silence et de paix.

Ce sont les sœurs du couvent qui ont mission de nous surveiller. Elles remplissent consciencieusement leur devoir sans oublier que nous ne sommes que des prisonnières.

J'arrivai vers midi, à jeun naturellement. On me fit attendre un peu pour l'interrogatoire d'usage, et lorsque je fus libre de rejoindre les autres, l'heure de la soupe, qui a lieu à midi précis, était passée.

Je demandais à une sœur un peu de soupe ou quelque chose pour mon déjeuner. Elle me répondit tranquillement que, le soir, j'aurais de la soupe pour mon dîner, ne voulant pas se déranger pour me donner même ma ration de pain quotidien.

La soupe, comme ailleurs, est distribuée parcimonieusement avec une louche aux prisonnières en file, qui attendent leur tour. Parfois, il reste un peu de rabiote dans les énormes marmites. Toutes se précipitent alors pour bénéficier du sur-

plus avec une énergie, une violence de bête fauve affamée. Jouant des coudes, bousculant les autres, ce sont tous les jours les mêmes qui ont un supplément de nourriture. Quant à moi, j'ai compris, dès le premier jour, qu'il était inutile de tenter de passer avant cette bande de sauvages qui semblaient des chiens féroces se disputant pour un os.

A Barcelone, j'eus le plaisir de voir une Française, quelques Belges et une Américaine.

Le mari de la Française, qui avait travaillé pour les Anglais, était détenu dans une prison en Espagne.

Ma compatriote espérait partir prochainement pour l'Angleterre avec son mari par les soins du consul anglais, malgré ses deux enfants qui demeuraient en France.

Un jour, elle reçut une lettre devant moi et se mit à sangloter. Elle apprenait à l'instant que son mari venait d'être livré par l'Espagne à l'Allemagne, où il allait être déporté. La Gestapo était déjà toute-puissante sur le sol espagnol !

Quant à l'Américaine, elle attendait avec flegme, recevant des colis de son consul, qu'un paquebot parte pour l'Amérique pour être libérée.

Après quelques jours, je fus conduite à Puygcerda, situé à la frontière. Par une fenêtre je pouvais voir les montagnes neigeuses de France, d'une beauté plus accueillante, moins âpres, me semblait-il, que les montagnes d'Espagne.

A Puygcerda

Nous étions six prisonnières et une petite fille de trois ans dans une petite pièce. Le froid était tel que nous demeurions couchées tout le jour.

La directrice de la prison nous apportait une assiette d'eau chaude, dans laquelle nageaient trois rondelles de pommes de terre, à deux heures de l'après-midi et à neuf heures du soir. Les instants les plus cruels étaient cette attente à jeun jusqu'à deux heures — les vertiges nous empêchaient de nous lever ou d'être maîtres de nos pensées qui vagabondaient — et, après ce déjeuner accompagné pour toute la journée de cent grammes de pain, la faim réveillée nous faisait davantage souffrir qu'avant et nous éprouvions alors de violentes crampes d'estomac.

Un jour, je reçus la visite d'un prêtre français qui se rendait à Barcelone et m'offrit de donner de mes nouvelles à ma famille lorsqu'il rentrerait en France. Mais un prêtre espagnol nous surveillait, écoutait nos paroles. Je me bornais à lui dire que j'étais Anglaise (c'était ma version officielle) et à le prier de voir le consul de Barcelone pour qu'il me réclame.

Le lendemain de sa visite, la directrice de la prison m'offrit une orange et je m'attendris sur sa bonté inattendue. J'appris ensuite qu'un colis m'était destiné, ainsi qu'aux Français qui se trouvaient détenus ici, offert par le prêtre, et qu'il m'avait été subtilisé par ma gardienne.

D'ailleurs, ni elle ni son mari — comme dans la plupart des prisons d'Espagne — ne rendaient les objets qu'ils réquisitionnaient et lorsque je quittai Puygcerda, six semaines plus tard, les officiers belges qui voyageaient avec moi me dirent que leurs boussoles, leurs montres et différents objets qu'on leur avait pris à l'arrivée ne leur avaient pas été rendus...

De Puygcerda, je revins à Barcelone pour une dizaine de jours. J'eus la joie de recevoir, un samedi matin, la visite de

l'envoyée du consul d'Angleterre qui me remit un colis de vivres. Ayant pu, malgré la grille, malgré la surveillante présente, exprimer mon désir de rejoindre les forces combattantes, je gardais l'espoir d'être libérée par les soins du consul britannique...

Mais je fus quelques jours plus tard transférée à Gerone, où se trouvait le « gobernador » de Puygcerda.

XIII

A Gerone

La vaste prison de Gerone était un ancien couvent, et encore tenu par des sœurs. Il possédait un semblant de jardin sans ombre, alors que le jeune soleil du mois de mai brûlait déjà ce qu'il regardait.

Des petites cerises vertes, de la grosseur d'un noyau, apparaissaient sur les branches, dures, acides, presque immangeables et, prises en cachette, trompaient parfois la faim. L'une de nous paya par la réclusion dans un cachot sans air de 1 mètre carré 50 le crime d'avoir été surprise à califourchon sur le cerisier par une sœur.

A Puygcerda, la principale occupation consistait à attendre debout, en files. On attendait la sœur pour la prière avant la soupe, pour l'hymne à Franco, on attendait que la soupe soit prête et versée à toutes les prisonnières... Bref, on attendait toujours et mes chevilles témoignaient des longues stations debout qui se répétaient plusieurs fois par jour, malgré la fatigue.

En France

Tout arrive. Après un séjour dans dix prisons, dont certaines deux fois, sans avoir subi aucun jugement, on me refoula au lieu de mon entrée en Espagne, c'est-à-dire qu'on me remit entre les mains des autorités françaises.

Au poste de police qui m'accueillit à la frontière en France, je fus reçue avec des égards, comme l'enfant prodigue qui revient au bercail... Mes compatriotes savaient ce qui se passe dans les prisons d'Espagne...

Je passai une nuit au poste de police et, la nuit suivante, à la petite prison d'Osseja.

Enfin, je fus conduite — par des gendarmes français cette fois — au procureur général de Perpignan.

Cet homme jeune me reprocha d'avoir voulu quitter la France et franchir une frontière fermée dans un but compréhensible et me dit :

— Vous méritez la prison... mais comme vous en avez bien assez fait, je vous mets en liberté provisoire...

Les années ont passé... Sont-elles mortes, mes compagnes de captivité qui dépérissaient lentement ? Certaines ont-elles été libérées ?

Hélas ! Que d'hommes ont péri depuis, sur l'ordre du gouvernement de Franco ! Que d'hommes, que de femmes torturés !

Dans les caves du ministère de l'Intérieur, on détient des prisonniers des jours et des jours, on les martyrise jusqu'à ce qu'ils parlent... Parfois, les victimes ne savent rien ! Ainsi, on a torturé tous les employés d'un bureau dont le chef était, à l'insu de tous, un militant.

J'ai parlé, il y a quelques jours, avec un jeune homme de bonne foi, prisonnier pendant deux ans, dont la sœur avait été torturée. Lui, il a vu de ses yeux, au ministère de l'Intérieur, frapper à coups de bottes sur la tête un Espagnol qui mourut sous ces coups violents...

Espagne, terre de souffrance, refuge des derniers nazis — et, dit-on, des savants allemands qui cherchent une nouvelle bombe atomique — jusqu'à quand laissera-t-on ton peuple boire la coupe jusqu'à la lie ? Il suffirait, paraît-il, de rupture économique...

Plus tard, on publiera le livre des crimes du gouvernement de Franco comme on a écrit le récit des atrocités hitlériennes.

La France s'honore devant l'histoire d'avoir montré le chemin à suivre après ses années d'épreuves qui eussent pu la dispenser de toute générosité.

Pour moi, j'entends encore, j'entends avec un remords de n'avoir pu faire plus, ces paroles qui me furent dites tant de fois du fond des geôles espagnoles par des femmes qui mouraient lentement :

— Vous direz, n'est-ce pas, vous direz ce que nous souffrons, ce qui se passe en Espagne !

**Ediciones de la Secretaría General de Prensa
y Propaganda de la República Española**



· EL PROBLEMA DE ESPAÑA ANTE EL MUNDO
INTERNACIONAL

EL 14 DE ABRIL (discursos)

DANS L'ESPAGNE SEQUESTREE (artículos)



En prensa :

DEVANT LE COMITE DE SECURITE



En preparación :

LIBRO BLANCO DEL GOBIERNO ESPAÑOL
REPUBLICANO